

# **RETOUR AU MODÈLE OBSERVATIONNEL DE LA CONNAISSANCE DE SOI**

*Frédérique de Vignemont  
University College London*

Nous connaissons le monde par le biais de la perception. Il est alors tentant de supposer que nous nous connaissons nous-mêmes par le biais d'une détection interne de nos états mentaux. Cependant, dans les Royce Lectures, Shoemaker (1994) affirme que la perception a pour fonction principale d'identifier l'objet perçu. Or si toutes les pensées en première personne dépendaient d'une identification préalable de soi, il serait impossible de s'arrêter dans ce processus d'auto-identification et se produirait alors une régression à l'infini. Shoemaker conclut ainsi que la connaissance de soi ne peut être réduite à une forme de perception. Je soutiens ici que cette conclusion n'est pas justifiée. Plutôt que de critiquer le modèle de la connaissance de soi de Shoemaker, je montre que son argument repose sur une conception erronée de la perception. Il ne tient pas compte de l'existence d'un risque similaire de régression à l'infini au sein même des processus perceptifs, risque qui implique la nécessité de distinguer une étape d'individuation préalable à toute identification perceptive. De fait, avant même de reconnaître l'objet perçu, je suis capable de l'isoler de son environnement, de le suivre à la trace et de le désigner en utilisant un démonstratif. A partir de la théorie de l'indexicalité visuelle développée par Pylyshyn (2001), je mettrai donc en parallèle la perception et la connaissance de soi.

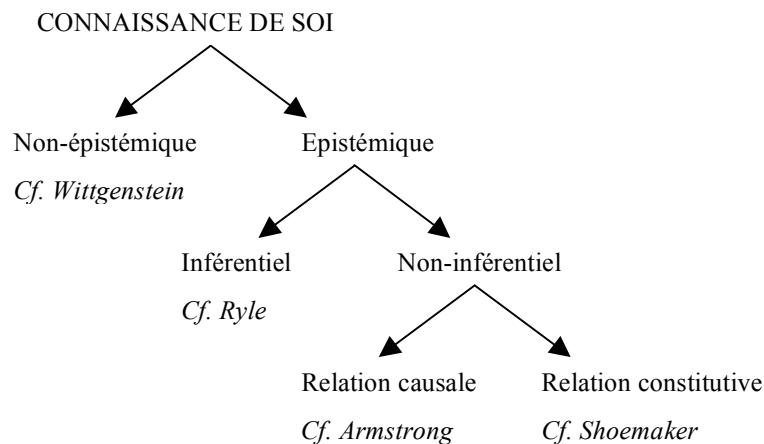
## 1. CONTRE UN MODÈLE OBSERVATIONNEL

Quelles sont les caractéristiques principales de la connaissance de soi et en quoi se différencie-t-elle d'autres formes de connaissance telles que la connaissance d'autrui ou des objets physiques ? Il est possible de retracer brièvement les théories majeures de la connaissance de soi à partir de trois grandes questions : (1) quel est le statut épistémique des rapports introspectifs ? (2) la connaissance de soi est-elle immédiate ou inférentielle ? (3) est-elle infallible ou non ?

### 1.1 LA NATURE DE LA CONNAISSANCE DE SOI

Wittgenstein (1953) considère que si je ne peux me tromper sur mes états mentaux, alors je ne peux non plus les connaître. Dans ce cas, lorsque je dis avoir mal, mon rapport introspectif ne fait réellement qu'exprimer ma douleur et ne peut donc avoir de valeur de vérité. La nature de ma condition transparaît directement de manière spontanée. Les attributions d'états mentaux en première personne ne sont donc que des expressions naturelles, dont on ne peut rendre compte en termes épistémiques. Wittgenstein répond ainsi par la négative à la première de nos questions, mais sa position reste isolée et la plupart s'accordent à penser que les rapports introspectifs résultent à proprement parler d'une *connaissance* de soi. La question est alors de déterminer si elle repose sur des inférences ou non, au même titre que la connaissance de l'esprit d'autrui. Selon Ryle (1949), il n'y a qu'une différence de degré entre la connaissance de soi et celle d'autrui, car nous appliquons dans les deux cas des règles pour comprendre le comportement. Certes, nous possédons plus d'information sur nous-mêmes car nous sommes en meilleure position pour les recueillir, mais cette différence de degré ne conduit pas à une différence de genre entre les deux types de connaissance. La connaissance de soi n'est donc pas immédiate, mais découle de l'observation de notre comportement et de l'application de règles inférentielles. Au contraire, les tenants de l'hypothèse de l'accès privilégié affirment que le sujet est en relation directe avec ses propres états mentaux et

qu'il est seul à avoir un tel accès. Il s'agit alors de comprendre cette relation immédiate, et plus particulièrement à déterminer si elle garantit un accès infaillible à ses propres états mentaux. Une autre manière de formuler ce même débat consiste à déterminer si la connaissance de soi doit être comprise à partir d'un modèle observationnel. Armstrong (1984) répond par la positive. Il existe selon lui un (ou plusieurs) mécanisme causal de détection interne de nos états mentaux, mécanisme qui serait fiable la plupart du temps, mais non infaillible. En effet, Armstrong soutient que l'état mental est indépendant de son rapport introspectif : je peux donc avoir un état mental sans le savoir. Shoemaker (1986) s'oppose à cette théorie et défend une version faible de la théorie cartésienne de la connaissance de soi selon laquelle nous avons un accès privilégié à nos états mentaux sensoriels et intentionnels. L'auto-attribution des états mentaux est tout aussi indubitable que le *cogito* cartésien au sens où mes états mentaux s'imposent à moi : si je suis rationnel, le fait d'avoir un état *x* me conduit systématiquement au jugement – du moins tacite – que j'ai *x*. En effet, il y aurait un lien conceptuel constitutif entre l'existence de certains états mentaux et leur accessibilité introspective. Le jugement d'auto-attribution n'a donc pas une existence distincte de l'état mental lui-même, contrairement à ce qu'affirme la théorie perceptive de la connaissance de soi.



## 1.2 LE MODÈLE DE LA PERCEPTION

Je ne compte pas ici traiter de l'ensemble de ces théories, mais plutôt me concentrer sur la critique du modèle observationnel effectuée par Shoemaker. Comme il le remarque lui-même, il est difficile de caractériser un modèle unique de la perception. Il en expose en détails deux types, le modèle de la perception d'objet et le modèle de la perception au sens large. Le modèle de la perception d'objet prend pour paradigme la vision et s'articule en neuf clauses plus ou moins importantes que je vais récapituler brièvement. Le modèle de la perception au sens large ne conserve quant à lui que les deux dernières caractéristiques, à savoir les notions de causalité et d'indépendance.

1. Il existe un organe dédié à la perception sous contrôle volontaire. Cette condition n'est toutefois pas nécessaire, car certaines formes de perception comme le toucher n'ont pas d'organe spécifique de ce type.
2. La perception est influencée par l'attention.
3. La perception suppose la présence d'expériences phénoménologiques, distinctes des objets perçus : quand je vois une pomme rouge, la vision de cette pomme me fait un certain effet qualitatif, distinct de la pomme elle-même.
4. La connaissance de l'objet perçu dérive de ma relation perceptive à lui : j'acquies des informations sur l'objet de ma perception grâce à la relation que j'ai avec lui.
5. La perception a pour fonction principale d'identifier l'objet perçu, de le réidentifier et de le distinguer des autres objets.
6. Cette identification s'appuie sur la perception des propriétés intrinsèques de l'objet : percevoir un objet, c'est détecter ses caractéristiques intrinsèques qui ne dépendent pas des relations contingentes qu'il peut avoir avec son environnement.
7. La perception repose sur une relation causale avec l'objet perçu.
8. Les objets perçus sont indépendants de la perception, ils existent, qu'ils soient perçus ou non.

Une fois exposées ces différentes caractéristiques, Shoemaker montre qu'elles ne s'appliquent pas à la connaissance de soi. Je

mettrai l'accent ici sur la condition d'identification (condition 5), sur laquelle reposent ses deux arguments principaux.

### 1. 3 L'IDENTIFICATION DE SOI

Selon Shoemaker, la connaissance de soi ne dépend pas d'une identification de soi, et ce pour deux raisons : la connaissance de soi est immunisée contre l'erreur d'identification du sujet et l'identification de soi conduit à une régression à l'infini. Reprenant la dichotomie effectuée par Wittgenstein (1958), Shoemaker (1984) distingue deux catégories de propositions en première personne. Je peux m'attribuer une liste quasi-infinie de prédicats, mais ils n'ont pas tous le même statut. En effet, certains décrivent des propriétés physiques publiquement observables (M-prédicats tels que « je suis grand »), d'autres des propriétés psychologiques accessibles à tous (P-prédicats tels que « j'ai mauvais caractère ») et d'autres enfin des propriétés mentales que je suis seul à pouvoir connaître (P\*-prédicats tels que « je pense »). Le caractère privilégié de ma relation avec la propriété mentale dans ce dernier cas me garantit que je ne peux me tromper sur la personne qui pense, et ce même si je suis amnésique. Au contraire, il m'est possible de croire à tort que je suis grand en voyant une photographie que je pense être de moi alors qu'elle est d'une autre personne. Seules les propositions qui décrivent les états mentaux privés sont donc immunisées contre l'erreur d'identification du sujet selon Shoemaker. Cette immunité implique que le sujet n'a pas été identifié car toute identification implique de pouvoir se tromper. Par conséquent, la connaissance de soi est incompatible avec le modèle de la perception d'objet : elle ne dépend pas d'une identification de l'objet perçu, à savoir le soi.

Le second argument de Shoemaker consiste à montrer l'existence d'un risque de régression à l'infini si l'on comprend la connaissance de soi à partir du modèle observationnel. Analysons l'exemple suivant : « je suis grand ». Je sais que je suis la personne qui est grande car je regarde une photographie de moi et j'utilise des critères de reconnaissance visuelle pour m'identifier. Mais comment puis-je savoir que ces caractéristiques me correspondent ? Ou comment puis-je savoir que je suis la personne photographiée ?

Selon le modèle observationnel, il me faudrait de nouveau m'identifier. Mais il semble alors que je ne m'arrêterai jamais dans ce processus d'identification de soi. En effet, l'identification de soi dépend toujours d'une connaissance de soi préalable et si cette connaissance repose à son tour sur une identification, nous tombons dans une régression à l'infini. Par conséquent, l'identification de soi suppose que le soi soit déjà connu d'une manière qui ne dépend pas d'une identification préalable. Il faut donc postuler l'existence d'une connaissance du soi comme sujet qui ne dépend pas d'une identification, et donc l'existence d'une connaissance non perceptive de soi.

En conclusion, Shoemaker rejette le modèle observationnel de la connaissance de soi en raison de l'existence de pensées en première personne qui fondent l'ensemble de la connaissance de soi, qui ne peuvent donc pas reposer sur une identification préalable de soi et qui par conséquent sont immunisées contre l'erreur d'identification. Plutôt que de rejeter la théorie de la connaissance de soi de Shoemaker, il paraît intéressant ici de s'interroger sur son modèle même de la perception. Shoemaker en effet suppose que toute perception implique une identification de l'objet perçu. Cependant, on peut se demander si l'on ne risque pas de tomber dans la même régression à l'infini au niveau de la connaissance perceptive. Certaines théories psychologiques récentes tendent à montrer que tel est le cas si l'on ne suppose pas l'existence d'un type de perception qui ne dépend d'aucune identification. Il ne s'agit donc pas ici tant de comprendre la connaissance de soi à partir de la perception que de montrer que la perception rencontre les mêmes problèmes que la connaissance de soi.

## 2. UNE THÉORIE INDEXICALE DE LA PERCEPTION

Selon le principe de Russell, un sujet ne peut faire de jugement que s'il sait sur quel objet le jugement porte (Evans, 1982). Appliqué à la perception, ce principe peut se traduire comme suit : émettre un jugement perceptif implique que son objet a déjà été

individualisé et distingué des autres. Ainsi le processus perceptif le plus basique est l'individuation. La perception requiert de sélectionner l'objet, sélection qui repose sur des processus attentionnels. Il serait ainsi possible de soutenir à la suite de Campbell (2002) que la référence repose sur des mécanismes attentionnels. Il s'agit alors de déterminer comment l'objet est isolé en tant que tel.

## 2.1 LA THÈSE DE LA DÉLINÉATION

Campbell discute en premier lieu de la « thèse de la délinéation » selon laquelle les frontières de l'objet auquel le sujet prête attention sont délimitées par l'usage d'un concept de sorte (ou *sortal*). Les concepts de sorte tels que chien ou ballon fournissent des principes d'individuation descriptive et d'identité numérique (Wiggins, 1980). Ils permettent par exemple de compter les entités et de répondre à la question « qu'est-ce que c'est ? ». La première possibilité pour individuer l'objet perçu consiste donc à utiliser une description conceptuelle de l'objet. Mais la thèse de la délinéation soulève plusieurs problèmes. Il peut sembler en premier lieu que la sélection attentionnelle est plus primitive et plus fondamentale que n'importe quelle saisie conceptuelle. Il est en effet possible d'individuer un objet sans savoir ce que l'on a individué. Se pose en outre le problème dit de la correspondance (Pylyshyn, 2001) : comment faire correspondre une représentation descriptive à un objet spécifique, c'est-à-dire à un exemplaire d'objet et non seulement à un type ? Il existe en effet un nombre important d'objets qui satisfont une certaine description. En outre, il est important de pouvoir être capable d'individuer un objet à travers le temps malgré les changements possibles de ses propriétés. Par exemple, je dois pouvoir suivre à la trace le morceau de cire, qu'il soit sous la forme d'une bougie ou fondu. Il faut aussi pouvoir suivre à la trace un objet en mouvement, or une description ne sera jamais assez précise pour pouvoir le permettre. Une troisième difficulté surgit en cas d'individuation descriptive, difficulté qui n'est pas sans rappeler celle rencontrée par la connaissance de soi, à

savoir un certain risque de régression à l'infini, comme l'explique Pylyshyn (2001, p. 129) :

Si nous pouvions ne faire référence aux objets qu'à partir de leur appartenance à une catégorie, nos concepts seraient toujours reliés à d'autres concepts (ceux des catégories) et ne seraient jamais fondés sur l'expérience. Tôt ou tard, la régression de cette caractérisation conceptuelle doit se terminer.<sup>1</sup>

## 2.2 LA THÉORIE INDEXICALE DE LA PERCEPTION

Par conséquent, la perception doit avoir un ancrage dans le monde que ne peut lui fournir une référence purement descriptive. Il est fourni au contraire par une référence déictique ou indexicale : en pointant du doigt un objet ou en le désignant par un démonstratif, je l'individualise sans faire appel à une quelconque identification conceptuelle. Les indexicaux constituent des termes directs qui servent simplement à faire référence. Ils n'ont pas de contenu descriptif au sens où ils contribuent à la proposition non pas par un concept, mais par un objet (Recanati, 2000). Sans une telle relation causale directe avec le monde, la connaissance perceptive serait condamnée à une régression à l'infini. La perception requiert donc une étape d'individuation non descriptive, préalable à l'identification. Le sujet fait référence à l'objet perçu de manière non conceptuelle par un lien informationnel continu qui lui permet de le suivre à la trace et qui est immunisé contre l'erreur d'identification (Evans, 1982). Ainsi, quand je pense « Cet objet est rouge », je peux certes me tromper sur la couleur de l'objet, mais non sur l'objet auquel je fais référence. Le lien informationnel qui sous-tend ce jugement perceptif garantit qu'il ne peut s'agir d'un

---

<sup>1</sup> "If we could only refer to things in terms of their category membership, our concepts would always be related only to other concepts (the concepts for categories) and would never be grounded in experience. Sooner or later the regress of specifying concepts in terms of other concepts has to bottom out."

autre objet et permet au sujet d'attacher de nouvelles informations à l'objet ainsi individué. Il permet en outre de localiser un objet en mouvement au sein d'un espace égocentrique : sa position est encodée par rapport au sujet de telle sorte qu'elle puisse guider les mouvements du sujet agissant. Alors que l'individuation descriptive implique une médiation conceptuelle, l'individuation déictique établit un lien direct entre la perception et l'action.

Un tel mécanisme de relation directe causale entre la représentation et l'objet perçu est donc nécessaire afin de fonder les concepts sur leurs instanciations et de garantir un lien immédiat entre la perception et l'action. L'individuation déictique ne peut ainsi être réduite à une individuation descriptive. La question qui se pose alors est de déterminer la nature de ce mécanisme au niveau des processus perceptifs.

Campbell oppose à la thèse de la délinéation un modèle d'attention spatiale : l'objet de notre attention est déterminé par sa localisation. Il fait référence à la théorie traditionnelle selon laquelle l'attention est comparé à un spot lumineux qui se déplace au sein du champ visuel et qui se focalise sur certains emplacements, qu'importe ce qui occupe cette position spatiale, un objet, une partie d'objet ou un groupe d'objets. Par exemple, Posner et coll. (1980) montrent que nous répondons plus ou moins vite selon que l'indice de la future position de la cible est correct ou non. L'attention sélective est donc corrélée à la distance par rapport à la position attendue.

Toutefois, des théories plus récentes en psychologie mettent l'accent sur le rôle des objets en tant qu'individus : nous prêtons attention aux entités que nous pouvons suivre à la trace au cours du temps, plutôt qu'à des régions spatiales de notre champ visuel. Par exemple, nous sommes capables de nous concentrer sur un film, en ignorant un autre film qui lui est spatialement superposé, en dépit du fait qu'ils partagent la même position (Neisser et Becklen, 1975). Par conséquent, les objets discrets peuvent servir d'unité élémentaire de l'attention. L'objet est donc individué en tant que tel, et non seulement à partir de sa localisation spatiale.

Selon la théorie de la perception indexicale de Pylyshyn (2001), nous individurons certains items dans notre champ visuel en tant

qu'objets sans encoder leurs propriétés. L'index est une représentation abstraite qui fonctionne comme un pointeur et qui suit à la trace l'entité par ses propriétés spatio-temporelles. Il est attribué à un objet en premier à partir de sa position, mais il n'est pas attribué à la position elle-même et si les informations spatiales sont ambiguës, l'index est assigné à partir des propriétés de l'objet. En bref, la perception indexicale constitue un niveau intermédiaire entre l'identification conceptuelle et l'individuation spatiale et permet de résoudre les problèmes rencontrés par l'individuation descriptive.

### 3. PERCEPTION ET CONNAISSANCE DE SOI

Alors que selon Shoemaker la perception est caractérisée par l'identification des objets perçus, caractéristique qui la différencie radicalement de la connaissance de soi, nous venons de voir qu'un modèle plus adéquat de la perception exige d'introduire un niveau préalable d'individuation indexicale de l'objet. De même que toute connaissance de soi finit par dépendre d'un lien informationnel à la source des rapports introspectifs immunisés contre l'erreur d'identification, de même la connaissance perceptive dépendrait d'une relation directe au monde qui sous-tend les jugements démonstratifs, eux-mêmes aussi immunisés contre l'erreur d'identification. Il semble alors que si l'on prend en compte les théories empiriques contemporaines de la vision, il existe une certaine similarité entre la connaissance de soi et la perception. De part et d'autre, nous constatons un risque de régression à l'infini qui ne peut être résolu qu'en supposant l'existence d'une relation indexicale directe qui garantit une même immunité contre l'erreur d'identification. Connaissance de soi et connaissance du monde s'interpréteraient donc toutes deux à partir d'un principe de cognition située s'appuyant sur un ancrage direct de nos jugements dans le monde extérieur.

Cependant, il serait assez facile de se laisser leurrer par cette ressemblance et nous pouvons nous interroger sur la signification de ces similarités. Une version faible de notre hypothèse consisterait à dire que la connaissance de soi n'est pas aussi

radicalement différente de la perception que ne le laisse entendre Shoemaker et qu'elles respectent certaines contraintes similaires. Une version plus forte serait au contraire de soutenir que la connaissance de soi est une forme de perception et que la première personne joue le rôle d'un pointeur qui s'attache aux états mentaux du sujet. Cette dernière hypothèse suppose alors de répondre à un certain nombre d'objections que je mentionnerai brièvement.

La première critique remonte à Hume qui affirme que l'on ne peut percevoir le soi en tant que tel et qu'en le cherchant par le biais de l'introspection, on ne se trouve confronté qu'à une « collection de perceptions », un réseau d'états mentaux interconnectés. Toutefois, il ne s'agit pas tant ici de percevoir le soi en tant que tel, mais nos propres états mentaux. Le soi n'est alors que l'étiquette qui leur est attachée. Interprétée en ce sens, notre hypothèse rencontre une nouvelle difficulté. Même si le pronom de la première personne et les démonstratifs font référence de manière déictique et dépendent du contexte, ils n'ont toutefois pas le même comportement. Anscombe (1975) remarque ainsi que contrairement au pronom « je », les démonstratifs peuvent être des termes vides. Comme les démonstratifs, le « je » est immunisé contre l'erreur de référent. Mais il est aussi immunisé contre l'absence de référent : je suis toujours assuré de son existence et de sa présence. C'est ce que traduit le *cogito* de Descartes. Au contraire, je peux utiliser des démonstratifs pour décrire une hallucination (« cet éléphant rose », alors qu'il n'existe aucun éléphant) ou faire référence à « ce qui est devant moi », alors qu'il n'y a rien. Campbell (1994) oppose de même la transparence de la première personne à l'opacité des démonstratifs. La théorie indexicale de la perception de Pylyshyn met l'accent sur la capacité à suivre à la trace l'objet par le biais des pointeurs. Gardons-nous aussi la trace de nous-mêmes à travers nos différents états ? Si j'utilise le pronom « je », alors je fais référence à moi-même et il ne semble pas possible que je fasse référence à un autre qui aurait subrepticement pris ma place. Si les propositions sont exprimées par la même personne, il semble que l'inférence suivante soit valide :

Je suis F

Je suis G

---

Donc, je suis F et G

La règle d'usage de la première personne suffit pour déterminer sa référence. Comme la première personne ne dépend pas des intentions du locuteur, elle fait référence automatiquement à la personne qui a émis le *token* et il n'existe aucune capacité faillible sous-jacente dont la fonction serait de garder la trace de soi-même. Au contraire, il est possible de ne pas savoir que deux démonstratifs font référence au même objet perçu :

Cet arbre est F

Cet arbre est G

---

Donc, cet arbre est F et G

Même si la même personne énonce ces trois propositions, nous n'avons aucune garantie que F et G soient le même arbre car le démonstratif est opaque : sa règle d'usage ne suffit pas à déterminer intégralement sa référence.

Cependant, selon la théorie de Pylyshyn, les pointeurs permettent d'attacher de nouvelles informations à l'objet sans requérir pour autant une étape d'identification : je n'ai pas besoin d'identifier l'arbre qui est G comme étant identique à l'arbre qui est F, je me contente de ne pas le perdre de vue, c'est-à-dire de ne pas briser le lien informationnel direct avec l'arbre. Les pointeurs sont alors transparents, au même titre que la première personne.

On pourrait toutefois remarquer qu'un pointeur peut perdre la trace d'un objet, se détacher de lui et s'attacher par erreur à un autre objet. Qu'en est-il dans le cas de la première personne ? Il ne semble pas à première vue que le lien informationnel à soi-même puisse être rompu. Il paraît toutefois intéressant d'approfondir un raffinement conceptuel effectué par Evans au sujet de l'immunité contre l'erreur. Selon Shoemaker, l'immunité des états mentaux privés est absolue quand il est impossible d'imaginer ce qui pourrait falsifier l'affirmation que vous êtes la personne qui agissez par exemple. Cependant, selon Evans, cette immunité n'est que circonstancielle car elle dépend de la fiabilité du mode de connaissance de soi. Il paraît alors possible d'imaginer des situations où le lien informationnel ne garantit pas une

connaissance fiable. Certains phénomènes psychiatriques tels que les symptômes positifs de la schizophrénie semblent en fournir un exemple : en cas de « subjectivation intentionnelle » (Janet, 1937), les patients s'attribuent à eux-mêmes des actions qui ont été réalisées par d'autres. Autrement dit, l'étiquette de la première personne perdrait la trace des actions du sujet pour s'attacher aux actions d'autrui.

Un tel phénomène suppose que les actions du sujet sont représentées de la même manière que les actions d'autrui. Or certains résultats neuroscientifiques récents tendent à montrer que tel est le cas. L'observation de l'action d'autrui et l'exécution de cette même action par soi-même activent en partie les mêmes zones corticales (Decety et al., 1994). Ce phénomène dit de résonance indique l'existence de représentations communes à soi et à autrui, qui laissent place à une confusion possible. Or la théorie de la connaissance de soi de Shoemaker peut difficilement rendre compte de cette ambiguïté de nos représentations.

En conclusion, la question du modèle observationnel de la connaissance de soi est encore loin d'être résolue, mais il semble possible de l'aborder de manière nouvelle à l'aide d'une conception plus adéquate de la perception – ainsi que de la connaissance de soi – et en montrant l'existence de contraintes similaires au niveau de la connaissance de soi et de la connaissance perceptive.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

AMSTRONG, D.M.

1984 *Consciousness and causality*. Paperback.

ANSCOMBE, G.E.M

1975 « The first-person », dans *Mind and Language*,  
édité par S. Guttenplan, Clarendon Press, Oxford,  
pp. 45-65.

CAMPBELL, J.

1994 *Past, space and the self*. MIT Press, Cambridge.

2002 *Reference and consciousness*. Clarendon Press,  
Oxford.

DECETY, J., PERANI, D., JEANNEROD, M., BETTINARDI, V.,  
TADARY, B., WOODS, R., MAZZIOTA, J. C., FAZIO, F.

1994 « Mapping motor representations with PET », dans  
*Nature*, vol. 371, pp. 600-602.

EVANS, G.

1982 *The varieties of reference*. Edité par John  
MacDowell, Oxford University Press Oxford.

JANET, P.

1937 « Les troubles de la personnalité sociales », dans  
*Annales Médico-Psychologiques*, tome II, pp. 149-  
200, 421-468.

NEISSER, U., BECKLEN, R.

1975 « Selective looking: attending to visually specified  
events », dans *Cognitive Psychology*, vol. 7, pp.  
480-494.

- POSNER, M.I, SNYDER, C.R.R., DAVIDSON, B.J.  
 1980 « Attention and the detection of signals », dans  
*Journal of experimental psychology: general*, col.  
 109, pp. 160-174.
- PYLYSHYN, Z.W.  
 2001 « Visual indexes, preconceptual objects and  
 situated vision », dans *Cognition*, vol. 80, pp. 127-  
 158.
- RECANATI, F.  
 2000 *Oratio Obliqua, Oratio Recta*. MIT Press,  
 Cambridge.
- RYLE, G.  
 1949 *La notion d'esprit*. Payot, Paris.
- SHOEMAKER, S.  
 1984 « Self-reference and self-awareness », dans  
*Identity, cause and mind*, Cambridge University  
 Press, Cambridge.  
 1986 « Introspection and the self », réimprimé dans *The*  
*first-person perspective and other*  
*essays*, Cambridge University Press, New York.  
 1994 « The Royce lectures: Self-knowledge and "inner  
 sense" ». Réimprimé dans *The first-person*  
*perspective and other essays*, Cambridge  
 University Press, New York.
- WIGGINS, D.  
 1980 *Sameness and Substance*. Oxford: Blackwell.
- WITTGENSTEIN, L.  
 1953 *Philosophical Investigations*. Basil Blackwell,  
 Oxford  
 1958 *The Blue and Brown Books*. Harper Collins  
 Publishers, London.